

Guy Jimenes

Pense aux jours heureux



Éditions Barbedogre
2025

Pense aux jours heureux
a été publié la première fois
en 2007 (éd. Oskar).

La présente édition est revue et corrigée.

Illustrations reproduites
avec l'aimable autorisation de
Karen Laborie.
karenlaborie.ultra-book.com

© Éditions Barbedogre
12, allée des acacias
45800 Saint-Jean de Braye
barbedogre@guyjimenes.net



Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.
Pour information, consulter les pages suivantes :
creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr
guyjimenes.net/livres-electroniques



ISBN 978-2-9599627-3-8

1. Sous le cerisier

Le jardin est recouvert d'une fine couche de neige que mes pas font criser. Les mains glacées dans les poches de mon blouson, je contemple le grand cerisier. Quelle hauteur peut-il atteindre ? Cinq ou six mètres ? Mieux vaut ne pas y penser. Mais je dois me décider vite.

Mes parents ne sont pas encore rentrés. C'est le moment ou jamais de récupérer le porte-monnaie de Fatouma, suspendu à l'une des branches.

Il fait un froid sec et je tremble, pas seulement à cause de la température. Mon cœur s'emballe à l'idée de grimper là-haut. J'ai un léger problème : je suis sujet au vertige ! Je m'en suis rendu compte ici même, un après-midi de printemps, l'année de mes huit ans, alors que j'aidais mon père à cueillir des cerises.

Papa s'était hissé sur une branche et moi, je devais lui tendre le panier depuis l'escabeau.

– Grimpe encore, m'a-t-il ordonné.

Je comptais les marches, j'étais déjà à mi-hauteur, sur la quatrième. J'ai soulevé le pied droit et j'ai regardé au-dessous de moi. Aussitôt ma tête s'est mise à tourner.

Si je dégringolais, c'était sûr, j'allais me casser une jambe ou pire encore :

me fracasser la colonne vertébrale et rester paralysé à vie.

– Eh bien, Ludovic ? s’est impatienté papa. Qu’est-ce que tu attends ?

Il avait des cerises plein les mains. Sa position n’était pas très confortable, à califourchon sur sa branche, la tête dans le feuillage. De plus, un orage menaçait. Il y avait de l’électricité dans l’air.

Je lui ai crié :

– Je n’y arrive pas !

– Tu n’arrives pas à quoi ?

– À monter !

Il a cru que j’étais empêché par une branche.

– Eh bien, redescends ! Décale l’escabeau !

Je lui ai obéi. Redescendre m’a été facile, un vrai soulagement. J’ai posé le panier, déplacé l’escabeau, repris le

panier... et je me suis remis à grimper, en essayant de me persuader que j'allais trouver le courage, cette fois, d'atteindre la cinquième marche.

Mais les symptômes ont réapparu : sensation d'étourdissement, muscles tétanisés, genoux en compote...

– Qu'est-ce qui ne va pas encore ?

J'ai jeté le panier par terre et j'ai crié à papa :

– Cueille-les tout seul, tes cerises, puisque tu es si malin !

Je retrouve le vieil escabeau rangé sous l'abri, près du bois de chauffage. L'aluminium me glace les doigts. Je devrais mettre des gants mais, tant pis, c'est trop tard, j'ai assez perdu de temps depuis mon retour de l'école, et la nuit tombe vite.

Elles commencent bien, les vacances de Noël ! D'ici à ce que mes parents me retrouvent par terre... Mais je sais bien que je suis en train de me chercher des excuses, par manque de courage.

Alors je pense à Fatouma pour me donner des ailes !

2. Fatouma

Je connais Fatouma depuis le CE1. Je ne l'ai pas aimée tout de suite. Je ne l'ai pas remarquée, au début. Dans notre école, des enfants noirs comme elle, il y en a d'autres, mais ce n'est pas la question.

Je ne lui ai pas prêté attention parce que c'est une fille timide. Pas exactement timide : discrète, plutôt. La différence ? Une fille timide, on remarque sa timidité. Une fille discrète, on ne remarque rien, elle se laisse oublier.

Les filles timides finissent par devenir pénibles, elles font des manières, et on n'a plus envie de leur parler, alors que les filles discrètes, il y a comme un mystère en elles, qui donne envie de mieux les connaître.

J'ai attendu l'année dernière au CM1 pour avoir envie de mieux connaître Fatouma. En réalité, je n'ai rien attendu du tout, ça s'est passé naturellement.

Au début de l'année, le maître nous avait placés côte à côte. à chaque trimestre, on devait changer de place. Fatouma et moi, on n'a jamais voulu changer. On s'entendait trop bien. Les autres se sont fichus de nous, « oh ! les amoureux ! » et tout, mais on a tenu bon. Monsieur Michel, ça ne l'a pas dérangé de nous laisser ensemble parce que ça ne nous empêchait pas

de bien écouter et de travailler comme il fallait. Fatouma, surtout. Je suis loin d'être nul, mais elle était meilleure que moi, dans toutes les matières.

Je dis qu'elle était meilleure, j'emploie exprès le passé, parce que ce n'est plus pareil au CM2. Mais ce n'est pas la faute de Fatouma. Une chose terrible lui est arrivée. Je ne l'ai pas compris tout de suite. Personne ne l'a compris. Elle n'est pas du genre à se plaindre, Fatouma, ni à attirer la pitié sur elle.

Mais je ne dois plus penser à ça. Je dois me concentrer sur les moments heureux pour trouver le courage et la force d'atteindre le porte-monnaie. Sinon, à quoi bon ? Autant m'asseoir dans la neige et pleurer, pleurer jusqu'au retour de mes parents.

Comme la nuit tombe vite ! J'ai très peu de temps devant moi. Si j'attends encore, mon escalade va devenir vraiment dangereuse.

– À nous deux !

C'est à l'escabeau que je lance ce défi, à la cinquième marche. La dépasser serait déjà une victoire.

Mes mains tremblotent, mes genoux sont en coton, mais j'y arrive ! J'y arrive facilement, en fait. J'ai onze ans, et l'escabeau ne me semble plus aussi terrifiant que lorsque j'en avais huit.

Me voilà à portée de la branche que j'ai repérée. Je m'y accroche. Je pousse sur mes jambes qui abandonnent leur appui. Je m'affole un instant de les sentir se balancer dans le vide, mais je réussis à me rétablir tant bien que mal. Et me voilà bientôt assis dans le cerisier. C'est un bon début.

D'où je me trouve, je distingue très bien, sur fond de ciel gris-noir, le porte-monnaie coloré et frangé accroché par son cordon. Je l'ai balancé là-haut début septembre parce que je croyais que Fatouma ne m'aimait plus. Je ne savais pas encore la vérité...

De nouveau, le découragement pointe, mais je ne veux pas le laisser m'envahir.

Les paroles d'un air ancien que ma-maman chante souvent me reviennent : « Pense aux jours heureux »...

Oui, ça vaudra mieux.

3. L'invitation

La première fois que j'ai invité Fatouma, c'était l'année dernière pour mon anniversaire. Il y avait aussi Loïc, Jennifer et quelques autres.

Certains invitent toujours beaucoup de monde, moi, je n'invite que mes vrais amis.

Fatouma, c'était différent. Mon anniversaire tombe fin septembre, et cela faisait à peine trois semaines qu'elle et moi étions assis l'un à côté de l'autre dans la classe. Je n'aurais pas pu dire

encore, à l'époque, qu'elle était mon amie. On ne se parlait pas beaucoup. N'empêche que mon cœur battait plus vite quand elle s'asseyait à côté de moi.

Elle était si différente des autres, pas seulement à cause de la couleur de sa peau et de sa taille plutôt grande. J'aimais ses perles d'oreilles dorées, la façon dont sa chevelure était nattée et ses longs doigts souples. J'étais fasciné par ses mains délicates, j'aimais la regarder écrire, tracer des traits, dessiner, découper du papier... Je la contemplais en douce. En fait, j'étais raide fou de Fatouma, et c'est pour ça que j'avais décidé de l'inviter.

Plus tard, elle m'a avoué qu'elle ressentait une attirance pour moi, elle aussi. Ce sont exactement les mots qu'elle a employés : « Une attirance

pour toi. » à la récré, elle avait même été vexée et un peu jalouse en me voyant distribuer mes petits papiers à d'autres, mais pas à elle...

En réalité, je lui avais préparé une invitation spéciale que je n'ai pas osé lui donner tout de suite. Au supermarché, je m'étais pris en photo dans une cabine automatique. J'avais choisi une formule à deux euros : un portrait unique en couleurs. J'avais bien ajusté le siège et adressé mon plus beau sourire à l'objectif, en pensant très fort à Fatouma. Je m'étais mis un paquet de gel dans les cheveux, histoire de les redresser en crête, comme le copain punk d'une de mes tantes.

La machine a tardé une seconde de trop. J'ai pensé : « Et si Fatouma allait me prendre pour un débile ? » Alors, d'un coup, j'ai balayé de mes doigts en

crochets le dessus de mon crâne, pour me refaire une coiffure à peu près normale. Bien entendu, c'est le moment qu'a choisi le flash pour se déclencher !

Je l'ai quand même collé sur le morceau de bristol, le portrait du type complètement ahuri, les cheveux en pétard, la main suspendue à hauteur de l'oreille... C'était bien moi quand même. J'ai tracé une bulle dans laquelle j'ai écrit : « Je t'invite à mon anniversaire... » Et j'ai fourré le tout dans une enveloppe marquée sobrement : « Pour Fatouma. »

J'avais résisté à l'envie de dessiner un cœur à la façon sentimentale des filles, avec un feutre à paillettes. Mais au dernier moment, j'ai ressorti le bristol et j'ai écrit : « Je t'aime, signé Ludo Garcia. » Mes parents venaient de ta-

pisser les murs du salon et je me suis servi d'un ruban de frise pour décorer l'enveloppe. C'était une superbe enveloppe et, pour que personne d'autre que Fatouma ne la voie, je l'ai enfouie dans une autre plus ordinaire.

J'ai attendu le dernier moment, la sonnerie de quatre heures et demie, pour donner discrètement à Fatouma l'enveloppe qui contenait l'enveloppe qui contenait mon invitation... J'ai eu peur qu'elle ne l'ouvre tout de suite :

– Mets-la dans ton sac, tu la liras dans le square. Surtout, ne la montre pas à tes parents !

J'avais l'impression d'avoir parlé trop fort et que tous les regards se tournaient vers moi.

Mais je me faisais des idées et Fatouma rangeait l'enveloppe dans son cartable.

Quand elle a relevé la tête, j'ai osé la regarder dans les yeux.

– Merci, m'a-t-elle simplement dit.

Et son visage exprimait une douceur infinie, une joie tranquille. Les adultes ne s'imaginent pas ce que leurs enfants sont capables de se dire sans un mot, rien qu'avec les yeux. Tout l'amour du monde rayonnait dans le beau sourire de Fatouma, et dans le mien aussi, je crois bien. Cette fois-là, on a compris qu'on s'aimait pour la vie, tous les deux.

4. Le porte-monnaie

C'est dommage d'employer un mot aussi banal que « porte-monnaie » à propos du cadeau de Fatouma. C'est un objet magnifique, un objet d'art, aussi beau qu'un bijou ! Il se compose de deux pièces de cuir à peu près carrées : un compartiment avec un rabat dans lequel on peut mettre ce qu'on veut : de l'argent, une photo, un porte-bonheur ou même une carte de crédit (j'en aurai une quand je serai plus grand).

La seconde pièce de cuir est attachée par une lanière à la première. Elle sert à la fermer et à la protéger, comme un étui. Un cordon permet de suspendre l'ensemble à son cou.

Je n'avais jamais parlé avec Fatouma de son pays d'origine. Je n'y pensais même pas. Le Sénégal, je savais quand même où c'était. Monsieur Michel nous l'avait montré sur la carte du monde, puis en plus gros sur la carte de l'Afrique. Fatouma était née au nord de ce pays et l'avait quitté toute petite, à l'âge de trois ans. Elle n'y était jamais retournée.

Le porte-monnaie avait été fabriqué là-bas. Je n'avais jamais, de ma vie, reçu un cadeau aussi original et aussi beau. Tout l'après-midi de mon anniversaire, je l'ai gardé autour du cou, ne me lassant pas d'admirer ses motifs

décoratifs, de faire craquer le cuir coloré sous mes doigts et d'en caresser les franges.

Sa mère est passée récupérer Fatouma le soir. Maman l'a longuement remerciée pour ce cadeau et a beaucoup discuté avec elle. Je connaissais Mme Diallo, je l'avais de nombreuses fois rencontrée à l'école quand elle venait chercher Fatouma, mais c'était la première fois que je l'entendais parler aussi longtemps, avec son accent chantant, un peu traînant.

Quand elle est repartie avec Fatouma, maman s'est tournée vers moi :

- Quelle belle femme ! a-t-elle dit, admirative. Si grande, si mince. Et Fatouma lui ressemble beaucoup.

J'ai ressenti une immense fierté.

5. Abdoulaye

Fatouma n'habitait pas très loin de chez nous, de l'autre côté du square, dans la cité. La première fois où je suis allé chez elle, c'était vers le mois de février, un jour qu'elle était malade.

Sa mère avait prévenu l'école. Je n'ai même pas eu besoin de lever la main :

– Je suppose que tu serais d'accord pour lui apporter le travail à faire, a proposé monsieur Michel.

– Avec plaisir, j'ai répondu.

À quatre heures et demie , j'ai traversé le square et j'ai marché en direction de

l'immeuble des Diallo. C'était l'immeuble vert, je le savais parce que j'avais quelquefois raccompagné Fatouma, mais sans jamais monter chez elle.

Je me trouvais à une trentaine de mètres de l'entrée de son immeuble quand je suis tombé sur son cousin Abdoulaye.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici, c'est pas ta rue ! m'a-t-il lancé d'une voix forte.

Ils étaient à deux sur un vélo : celui qui pédalait et Abdoulaye assis sur le guidon.

J'ai pensé l'adoucir en lui révélant la vérité :

– J'apporte ses devoirs à Fatouma.

À la façon dont il m'a regardé, je me suis senti minable d'avoir dit ça, parce que c'était comme si je lui demandais l'autorisation.

- Tu la trouves intéressante, ma cousine ? m'a demandé Abdoulaye.

Sa question m'a décontenancé. J'ai senti la peur s'infiltrer dans chacune de mes fibres. Je n'ai pas davantage de courage pour affronter les durs du collège que pour grimper aux arbres.

J'ai réfléchi à toute vitesse. Quoique je réponde à Abdoulaye, il allait me le reprocher. Alors je n'ai rien répondu.

- Hé, je t'ai posé une question ! a-t-il insisté.

J'ai accéléré le pas jusqu'à me retrouver tout près de l'entrée d'immeuble de Fatouma, l'immeuble vert. Abdoulaye a sauté de vélo. Il a au moins deux ans de plus que moi et me domine de la tête et des épaules.

- Tu ne trouves pas Fatouma assez intéressante pour toi ? C'est ça ? Elle te fait pourtant de jolis cadeaux.

Il a attrapé le porte-monnaie qui pendait à mon cou, menaçant de me l'arracher.

– Ma parole, m'a-t-il jeté, tu profites d'elle, tu es un raciste, alors !

Il a ri énormément après avoir dit ça. J'étais trop affolé pour réaliser qu'il s'amusait à imiter un Blanc qui imiterait la façon de parler d'un Africain. Je tenais désespérément à deux mains le cordon du porte-monnaie.

Tout à coup, une voix tombée du ciel a crié, dans une langue inconnue de moi, quelque chose qu'Abdoulaye a très bien compris, lui. Ça l'a calmé instantanément.

6. Monsieur Diallo

J'ai levé la tête. Au balcon se tenait un homme vêtu d'une ample tunique gris-bleu. Je ne le connaissais pas, mais lui semblait s'attendre à ma visite.

– Tu dois être Ludovic. Monte, Fatouma m'a dit que tu passerais certainement lui apporter ses devoirs.

Soulagé, j'ai pénétré dans l'immeuble vert tandis qu'Abdoulaye et son copain remontaient sur leur vélo.

C'est ainsi que j'ai rencontré le père de Fatouma pour la première fois.

– La doctoresse est venue, m'a-t-il appris. Fatouma a de la fièvre, mais rien de grave. On va la laisser dormir.

J'ai regardé autour moi : pas de grande table ni de chaises, mais des tapis, des nattes, des poufs, des coussins. Et une délicieuse odeur. Monsieur Diallo avait-il vu mes narines palpiter ? Il m'a dit qu'il préparait un poulet aux arachides.

– Les hommes savent bien faire la cuisine, qu'en penses-tu ? Ici, en France, les grands cuisiniers sont des hommes, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas vraiment d'avis sur la question, mais j'ai acquiescé poliment. La voix grave au débit rapide de monsieur Diallo m'impressionnait beaucoup.

Son regard s'est posé sur le porte-monnaie.

– Un joli cadeau que t'a fait Fatouma. C'est une bonne fille. Elle me parle souvent de toi.

Je me suis senti rougir jusqu'à la racine des cheveux.

– Mais elle m'a caché que tu étais muet... a ajouté monsieur Diallo, malicieux.

J'ai souri à sa plaisanterie.

– Mon père, lui, trouve que je parle beaucoup trop ! ai-je réussi à articuler.

Il a éclaté de rire.

– Alors ce doit être la vérité. Il faut toujours écouter l'avis de son père... Mais parlons peu, parlons bien : montre-moi le travail pour Fatouma.

J'ai fouillé dans mon cartable et j'ai sorti la liste des leçons et des exercices qu'avait préparée monsieur Michel. J'ai

expliqué une ou deux choses à monsieur Diallo. Je lui ai aussi demandé de donner mon bonjour à Fatouma quand elle se réveillerait et de lui souhaiter un prompt rétablissement.



Il m'a retenu un instant encore :

– Fatouma me donne beaucoup de satisfaction. Elle travaille bien à l'école, n'est-ce pas ?

– Elle travaille très bien.

Son père a approuvé, gravement.

– À la doctoresse, elle a dit qu'elle sera comme elle, plus tard. Elle fera des études de médecine, elle obtiendra son diplôme et pourra retourner au pays soigner les gens et leur apporter du réconfort... Et toi, quel métier veux-tu faire ?

Je n'y avais pas beaucoup réfléchi. Pris d'une inspiration, j'ai répondu :

– Comme Fatouma. Moi aussi, je serai médecin et j'irai en Afrique pour connaître votre beau pays.

Monsieur Diallo, amusé, a plongé son regard dans le mien :

– Mon pays est beau, c'est vrai. Mais comment le sais-tu ?

J'ai failli répondre : parce que Fatouma est très belle, mais je me suis retenu à temps.

Monsieur Diallo n'a pas insisté.

- Tu es un garçon sympathique, Fatouma me l'avait bien dit. Et un garçon courageux, a-t-il assuré.

Au moment où je franchissais sa porte, il a ajouté :

- Si Abdoulaye t'embête encore, viens me le dire.

7. Les jours moches

Cramponné à la branche du cerisier, j'ai toujours le porte-monnaie en point de mire, tandis que je repense à ma rencontre avec le père de Fatouma.

« Tu es un garçon courageux... » Je me suis longtemps demandé pourquoi monsieur Diallo m'avait complimenté de cette façon. Face à Abdoulaye, mon seul courage avait consisté à m'agripper au cordon de mon porte-monnaie !

Lorsque Fatouma avait repris l'école, quelques jours plus tard, je lui avais posé la question. Elle avait ri avant de m'éclairer :

– Mon père complimente ainsi tous les garçons. S'ils sont courageux, alors c'est la vérité ; et s'ils sont peureux, eh bien, ça leur donne l'impression de ne pas l'être, du coup, ça les rend courageux et ce qu'a dit mon père devient vrai !

« Pense aux jours heureux »...

À la fin du printemps, un air de tristesse est apparu sur le visage de Fatouma. Moi qui la connais bien, j'ai senti que quelque chose n'allait pas. Une ou deux fois, j'ai tenté de la faire parler, mais c'est une fille pudique et délicate et je n'ai pas voulu passer pour un gros balourd.

Quelques jours avant les vacances d'été, elle m'a dit qu'elle irait à Paris tout le mois de juillet chez une de ses tantes. Et moi, je partais en Bretagne avec mes parents du 29 juillet au 20 août... On allait passer près de deux mois sans se voir.

« Pense aux jours heureux »...

D'accord, mais on ne peut pas effacer les jours moches.

Je me suis rendu chez Fatouma dès le 21 août, à mon retour de vacances. Il me tardait de la revoir. Dans le hall de l'immeuble vert, j'ai regardé les boîtes aux lettres. L'une d'elles était remplie de journaux publicitaires. C'était celle des Diallo.

J'ai allumé la minuterie et j'ai gravi les trois étages à toute vitesse. J'ai appuyé sur le bouton, mais la sonnette

n'a pas retenti, comme si le courant avait été coupé dans l'appartement.

J'ai frappé à la porte. Personne.

Presque tous les jours, je suis revenu et j'ai retrouvé la même situation. Je n'ai pas osé sonner chez des voisins pour leur demander s'ils avaient des nouvelles. Pas seulement par timidité : je redoutais ce qu'ils pouvaient m'apprendre.

J'ai fait part de mes inquiétudes à ma mère :

– Tout le mois de juin, Fatouma a été bizarre, elle avait un air triste. Il leur est sûrement arrivé un malheur !

– Mais non, voyons ! a mollement répondu maman.

– Je crois qu'ils ont déménagé. Ils sont repartis dans leur pays, ai-je pleurniché, et je ne reverrai jamais Fatouma.

– Ne dis pas de bêtises ! Une telle décision ne se prend pas du jour au lendemain... à moins que...

– À moins que quoi ?

Maman avait une idée en tête et voulait me la cacher.

– À moins que quoi ? ai-je trépigné.

– C'est bon, calme-toi, je vais te le dire... Tu as déjà entendu parler des « sans-papiers ». Ce sont des immigrés résidant illégalement en France. Ils ne sont pas toujours arrivés clandestinement, mais quelquefois leur autorisation de séjour n'a pas été renouvelée et...

– Et quoi... ? ai-je demandé, malade d'inquiétude.

– Et il arrive qu'on les expulse, qu'on les renvoie dans leur pays.

– Mais... le pays de Fatouma, c'est la France ! Elle y a passé bien plus de temps qu'au Sénégal !

Maman a eu un geste comme pour effacer tout ce qu'elle venait de dire.

– Les Diallo ne sont sans doute pas dans une situation aussi dramatique. Il doit y avoir une autre explication.

Le père de Fatouma travaillait comme gardien de nuit dans un centre commercial. Maman a dit qu'elle tâcherait de se renseigner.

De mon côté, j'ai revu Abdoulaye sur le terrain de jeu. Depuis que son oncle l'avait sermonné, il me fichait la paix. Je lui ai demandé des nouvelles de ses cousins. Il s'est contenté de me répondre :

– Pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

– Et monsieur Diallo, ai-je insisté, il travaille toujours au centre commercial ?

Cette fois, Abdoulaye m'a considéré avec une espèce de colère froide :

– « Et monsieur Diallo », a-t-il répété en exagérant cruellement mon accent pointu, « monsieur Diallo » travaille où ça lui plaît. Pourquoi tu veux savoir ça ? T'es dans la police ?

8. La rentrée

Mes parents ont fini par l'apprendre : le père de Fatouma ne travaillait plus au centre commercial, mais ils n'en connaissaient pas la raison.

Nous étions à quelques jours de la rentrée. L'idée de retrouver la classe sans Fatouma me donnait envie de pleurer.

Je ne cessais d'interroger mes parents sur la question des sans-papiers. Comment pouvait-on vivre tant d'années dans un pays, y travailler, y élever

ses enfants et se faire expulser du jour au lendemain ?

Ils me répondaient tant bien que mal. Ils me disaient, par exemple, que des églises étaient parfois occupées par des sans-papiers qui demandaient à être régularisés. Certains allaient jusqu'à mettre leur vie en danger en faisant la grève de la faim.

J'étais très inquiet pour Fatouma. Par hasard, j'étais tombé sur un reportage à la radio. Il y était question des « camps de rétention ». Cela ressemblait beaucoup à « camp de détention » et d'après ce que je comprenais, il s'agissait un peu de la même chose : des endroits où les immigrés « sans-papiers » pouvaient être retenus par la police en attendant d'être mis de force dans un avion et ramenés dans leur pays d'origine.

Le plus terrible est qu'une fois là-bas ils risquaient de se retrouver à nouveau parqués dans d'autres camps de rétention...

J'ai guetté tous les jours le facteur. Où qu'elle soit, Fatouma pensait à moi, j'en étais certain : dès qu'elle le pourrait, elle m'écrirait...

La veille de la rentrée, je n'avais toujours pas reçu de lettre.

En me rendant à l'école, ce matin-là, je n'ai pu m'empêcher d'avoir l'espoir secret d'y retrouver Fatouma. Mais la vie n'est pas magique et quand Mme Lombard, notre nouvelle maîtresse, a égrené son nom, j'ai répondu « absente » d'une voix rauque, presque plaintive.

Tous les regards se sont tournés vers moi.

– C’est sa fiancée ! a lancé Kévin.

Mais personne n’a ri, bien fait pour lui, et la maîtresse l’a rappelé à l’ordre.

Je serrais les poings sous ma table de toutes mes forces, je fermais à bloc les mâchoires pour ne pas pleurer.

Dix minutes plus tard, on a entendu des pas cavalier dans le couloir, on a frappé, Mme Lombard a dit : « Entrez ! », la porte s’est ouverte et... Fatouma est apparue !

– Bravo ! Tu commences bien l’année, lui a lancé la maîtresse.

Ç’aurait dû être un de mes jours heureux, le plus heureux de mes jours, même. Mais quand Fatouma est venue prendre place sur le siège vide à côté de moi, elle m’a à peine dit bonjour.

J’ai d’abord pensé qu’elle était trop essoufflée, que ça irait mieux dans

quelques minutes. C'était la première fois qu'elle arrivait en retard. Jusqu'à la récré, je l'ai sentie tendue. Je la trouvais amaigrie, et ses cheveux n'étaient pas nattés aussi serrés.

Lorsque la sonnerie a retenti, je lui ai lancé :

– Tu viens ?

– J'arrive, a-t-elle répondu comme une machine.

Je l'ai attendue à la porte de la classe, mais elle ne bougeait pas de sa chaise. Mme Lombard a fini par la mettre dehors.

Dans la cour, Fatouma s'est dirigée vers le coin le plus désert. Visiblement, elle ne voulait parler à personne, pas même à moi.

– Fatouma, regarde-moi, je l'ai suppliée. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle a feint la surprise :

– Mais... rien !

Je me forçais à rester calme :

– Rien de nouveau n'est arrivé dans ta vie ? C'est bien ce que tu es en train de me dire ?

– Rien de nouveau, a-t-elle répété en écho, le regard fixe.

– Qu'est-ce qui t'a mis en retard ?

– Ma mère a oublié de me réveiller. Et j'ai couru depuis l'immeuble vert.

L'immeuble vert ! Cela ne se pouvait pas. Elle mentait. Hier encore, j'étais retourné là-bas : il y avait de nouveaux locataires !

Je me suis éloigné d'elle, le cœur déchiré, et je ne lui ai pas adressé la parole de toute la matinée.

Rentré chez moi, je n'ai rien pu dire à ma mère. Je suis allé décrocher le porte-monnaie au mur de ma chambre.

Je le gardais suspendu en décoration depuis qu'Abdoulaye avait menacé de me le voler.

Avec une rage froide, je suis allé dans le jardin, j'ai fait tournoyer le porte-monnaie au bout de son cordon comme une fronde et je l'ai lâché pour l'expédier de l'autre côté du mur.

Mais j'ai loupé mon coup et c'est comme ça qu'il s'est retrouvé perché dans le cerisier.

9. Le terrible scénario

Voilà, j'y suis presque... La branche devient plus fine à mesure que j'avance. Elle risque de ployer sous mon poids. De casser, peut-être. Et ce n'est pas la couche de neige de cinq centimètres qui amortira ma chute. Je m'en fiche. La rage me fait avancer. Ce n'est plus à Fatouma que j'en veux. Elle, il y a longtemps que je lui ai pardonné...

Le premier soir, je l'ai suivie en douce. Je voulais savoir. Elle a pris la

direction de la cité, pour donner le change. Mais elle a brusquement bifurqué vers la droite et longé la voie du tram. Elle allait vite. Je peinais à la suivre et la perdais quelquefois dans la foule.



J'ai marché derrière elle une bonne heure ! Jusqu'à la République, un quartier populaire, grouillant de monde. Fatouma a pris une rue tortueuse au trottoir étroit et, d'un coup, elle a disparu ! Il n'y avait qu'un endroit où elle avait pu pénétrer, une seule porte ouverte sur un couloir humide et sale.

Je suis entré derrière elle. Ses pas résonnaient dans l'escalier, puis une porte s'est ouverte et j'ai reconnu la voix de Mme Diallo qui accueillait sa fille avec soulagement. Je ne me suis pas montré. J'ai juste noté l'adresse dans un coin de ma tête.

J'ai pris le tram et retraversé toute la ville. Je me suis fait sonner les cloches en arrivant. Papa était furieux de mon retard :

- Eh bien, où étais-tu passé ?

Je lui ai tout raconté, le comportement étrange de Fatouma, ma filature et la découverte de l'endroit minable où elle habitait maintenant, un hôtel à l'enseigne déginglée : « Hôtel de la République. »

– C'est bien ce qu'on craignait, ta mère et moi, a dit papa. Écoute, on l'a appris aujourd'hui : monsieur Diallo est tombé gravement malade au printemps. Il est encore hospitalisé pour un problème aux yeux... J'ai un copain qui agit dans une association pour défendre les droits des sans-papier. Il m'en a parlé. Le cas de la famille Diallo leur est connu.

Je comprenais maintenant la raison de la tristesse de Fatouma.

Papa m'a exposé en quelques mots le terrible scénario : comme le père ne travaillait plus, la famille s'était retrouvée

sans ressources, car la maman de Fatouma n'était pas autorisée à travailler.

Ne pouvant plus payer leur loyer, les Diallo avaient dû déménager en urgence pour ne pas s'endetter davantage. Les services sociaux de la ville mettaient une chambre à leur disposition dans cet hôtel, en attendant que le préfet décide de la suite à donner.

Accroché à ma branche et rampant comme un serpent, le bras tendu vers le porte-monnaie de Fatouma, j'éprouve la même révolte que le jour où mon père m'a appris tout ça, et j'ai du mal à refouler des larmes de colère.

Le lendemain de la rentrée, je n'ai pas pu parler à Fatouma. On avait l'air malin tous les deux, elle avec son secret, et moi avec le secret de son secret.

Ça a duré comme ça quelques jours, et puis j'en ai eu assez.

– Je suis au courant pour ton père, lui ai-je dit. Et je sais aussi où vous habitez. Je t'ai suivie.

Elle s'est détournée comme si je venais de la gifler. Et elle s'est tenue droite et raide, les bras croisés, me tournant ostensiblement le dos.

Je voulais en finir :

– Pourquoi tu n'as rien dit, Fatouma ?

Et au moment même où je lui posais la question, j'ai compris qu'elle s'était tue parce qu'elle avait honte !

« Ce n'est pas à toi d'avoir honte », j'ai voulu dire, mais les mots sont restés coincés au fond de ma gorge.

10. « Joyeux Noël, Ludo Garcia ! »

Quelque temps plus tard, l'association pour les droits des sans-papiers a organisé une réunion d'information et de mobilisation dans la salle polyvalente. J'y ai participé à ma façon, avec d'autres élèves de l'école, en présentant des livres sur les droits des enfants. Monsieur Michel nous a aidés à préparer des panneaux d'exposition.

À l'école, maintenant, tout le monde sait la vérité, et Fatouma en semble à la fois soulagée et gênée.

On a recommencé à se parler tous les deux, mais ce n'est plus tout à fait comme avant. Je lui demande quelquefois des nouvelles de son père. « Il va mieux », me dit-elle, mais je ne suis pas sûr que ce soit complètement vrai.

Je prends une profonde respiration. Le cadeau de Fatouma est là, à portée de mes doigts qui l'accrochent enfin. Il me faut encore le dégager de la petite branche de rien du tout qui l'a maintenu suspendu tout l'automne.

Ça y est, je l'ai, j'ai réussi !

Je le passe à mon cou.

Je n'ai plus qu'à faire demi-tour, avec précaution.

Bientôt mes pieds se balancent à la recherche du haut de l'escabeau. Je teste l'appui. Il est bon.

Quelques secondes encore et me voici sur la terre ferme, foulant le tapis de neige.

Il fait quasiment nuit. Mes yeux se sont accoutumés à la pénombre.

Je ne sens plus le froid. Avoir récupéré le cadeau de Fatouma me soulage d'un poids immense ! Il me semble qu'il peut agir comme un porte-bonheur. Je le réchauffe dans mes mains.

Mes parents ne vont pas tarder à rentrer de la préfecture. Ils font partie de la délégation chargée d'apporter des pétitions au préfet, pour protester contre le sort réservé aux Diallo et à d'autres sans-papiers.

Dans le salon, je n'allume pas la lumière. Je veux voir arriver mes parents, je veux voir leur tête, avant de les entendre me raconter quoi que ce soit.



La voiture se gare devant la maison. Je me précipite au carreau. à la lumière de l'éclairage public, j'observe les traits soucieux de papa, et maman se compose un visage enjoué avant de m'affronter.

La porte s'ouvre. Papa appuie sur l'interrupteur et la lumière m'aveugle.

– Eh bien, que fais-tu dans le noir ? Et qu'est-il arrivé à tes vêtements ? Tu es dans un état !

Ce que je fais ? Je serre très fort le cadeau de Fatouma pour conjurer le mauvais sort et je dis, en espérant le contraire :

– Alors, c'est râpé !

– Allons, allons, ne commence pas à dramatiser, s'agace papa.

– La situation n'est pas si mauvaise, affirme maman. Le préfet nous a reçus. Il a promis qu'aucune famille ne sera expulsée cet hiver. De toute façon, c'est la loi. Et l'état de santé de monsieur Diallo impose de le maintenir en France au moins jusqu'à l'été.

Je pousse un « ouf » de soulagement avant de demander :

– Mais... après ?

– Après, le préfet ne sait pas... Il ré-examinera ses dossiers, cas par cas, et patati et patata.

Maman redresse la tête :

– Inutile de nous lamenter. Gardons plutôt notre énergie pour rester vigilants et mobilisés.

Et elle ajoute, plus tendrement :

– J’ai quelque chose pour toi...

Elle me tend une lettre :

– Joyeux Noël, Ludo Garcia ! De la part de Fatouma... C’est sa mère qui me l’a donnée.

Je m’empare de l’enveloppe ornée d’un sapin décoré.

– En plus, dans sa religion, on ne fête pas Noël, commente papa avec émotion.

Je comprends ce qu’il veut dire : Fatouma est musulmane, mais ça ne l’a pas empêchée de me dessiner un sapin.

Je me dis que la vie sait parfois être belle et une bouffée d'espoir me gonfle le cœur : le père de Fatouma va guérir et même si son état de santé ne lui permet pas de travailler, sa femme obtiendra le droit d'avoir un emploi. Je veux y croire, j'ai tellement envie que la situation des Diallo soit régularisée, comme ils le souhaitent !

J'attends d'être dans ma chambre pour décacheter l'enveloppe. Je veux savourer ce moment : ma première lettre d'amour ! Et je sais déjà quel cadeau je vais faire à Fatouma. Une boutique « latino » vient d'ouvrir rue Champ, on y vend des bracelets tressés. J'en ai repéré un rouge et jaune, magnifique. Un bracelet porte-bonheur.

Table

1. Sous le cerisier... page 3
2. Fatouma... page 8
3. L'invitation... page 13
4. Le porte-monnaie... page 19
5. Abdoulaye... page 22
6. Monsieur Diallo... page 26
7. Les jours moches... page 31
8. La rentrée... page 38
9. Le terrible scénario... page 45
10. « Joyeux Noël, Ludo Garcia ! »...
page 50